

Le présent au passé (n°6)

Le centre bourg tel qu'on le voit aujourd'hui était déjà là en 1914, à peu près le même, mises à part quelques unes des constructions et destructions malheureuses des années 2000-2010. Des familles y vivaient, des soldats aussi, qui sont partis faire la guerre. Prenons l'avenue de la Libération, au centre-Bourg.

Voici comment se présente aujourd'hui, le n°90 qui fait le coin avec le n°2, avenue de Picot.



Situé à proximité immédiate de la mairie, en face de chez Mathilde Dupin, le café-restaurant, le bâtiment donnant sur une cour fermée d'une belle grille et de deux piliers a été, à compter de 1888, l'école de garçons, comme le précise M. Cognie dans son *Mémoire en images, Eysines*.



Ecole de garçons (Fonds privé. Tous droits réservés.)

Actuellement, la construction située à droite de la grille est détruite, un saccage inutile et gratuit pour édifier au même emplacement un pan de mur de qualité plus que médiocre, de sorte que se retrouve dévasté l'équilibre de l'ensemble.



Ecole de garçons. On aperçoit partiellement la partie droite du mur extérieur actuellement détruite. (Fonds privé. Tous droits réservés)

Antérieurement, les murs extérieurs de l'école à droite comme à gauche des piliers, étaient symétriquement décorés, de part et d'autre des ouvertures, de parements de briques et de pierres, en alternance, formant autant d'incrustations géométriques et jouant sur la bichromie. C'est également le cas de la villa du domaine de la Plante, à Eysines, dont la villa a été démolie en mars 2015.



Domaine de La Plante, Eysines (Fonds privés. Tous droits réservés)

On en retrouve aussi l'écho prestigieux à Bordeaux. C'est le cas de la maison construite par Camille Martin, au 141 du Boulevard Wilson, à Bordeaux, en 1891, tandis que Bertrand Alfred-Duprat a semé de briques plusieurs des façades de la rue du Bocage (vers 1890). On pense ici tout particulièrement aux villas des n°5 et 6 de l'architecte Albert Rouyer de la même rue et, plus encore à la villa Mireille, mitoyenne du Parc bordelais, installée un peu plus loin au 44, rue du Parc, édiflée vers 1900.

Au fond, on voit ce qui a été le logement des instituteurs et directeurs de l'école, une maison bourgeoise, avec son escalier s'enroulant autour de l'entrée située en position centrale.

La famille Tougne a habité là.



La correspondance de guerre de Jean Gaston Lalumière se préoccupe des Tougne. Il parle d'eux ou demande des nouvelles pendant seize lettres échelonnées du 12 janvier au 22 avril 1916. Jean Gaston distingue George, gendre Claverie de Henri Tougne, gendre d'Aimé Miqueau.

Dès son arrivée au front, il cherche George. En vain. Il ne le voit pas. Le jeu de piste se continue quand, hospitalisé à Amiens, il apprend par hasard à la promenade par « un gars du 3^{ème} Colonial » que le régiment de Tougne est parti en Orient. Estomaqué, il demande alors confirmation à ses parents. Son père lui répond que Lucien, le beau-frère de George, assure que George part en Egypte. Effarement de Jean Gaston :

« *Tougne en Orient !* »

Son père confirme la nouvelle et donne de tragiques nouvelles, le 2 mars 1916 :

Tougne, gendre Claverie, est parti pour Métylène sur *Le Provence*. Le navire a été torpillé. Il a coulé. Tougne ne figure pas sur la liste des survivants publiée par le journal.

Gustave Lalumière indique qu'en outre George se trouvait en compagnie de leur cousin Darmuzey jeune, dit « Ziou-Ziou ».

Deux jours plus tard, dans la lettre suivante, Jean Gaston médite sur ce décès qui le frappe beaucoup. Il revient sur le rôle du hasard dans la guerre. Dans ce cas, c'est le hasard de l'affectation dans tel ou tel régiment. Il constate : « nous formions brigade ensemble », façon de dire qu'il vient de perdre un frère d'arme qu'il n'a pas pu revoir. Le 8 mars, aucune confirmation officielle. Dans une lettre du 27 avril 1916, Jean Gaston Lalumière demande une dernière fois des nouvelles de George Tougne :

« *Qu'est devenu le pauvre Tougne ? Avez-vous su de ses nouvelles ?* »



Jean Tougne

Jean George Tougne, 34 ans, né le 21 octobre 1882, mobilisé au 18^e RI, est effectivement disparu en mer lors du naufrage du croiseur *Provence II*, le 26 février 1916. Il était employé de commerce. Un an auparavant, le 6 juillet 1915, son frère, Jean Joseph André, né le 1^{er} janvier 1888, mobilisé lui aussi mais revenu en congé dans sa famille, était décédé de maladie.

Leur père, Jean Prosper, né en 1854, avait été instituteur à Eysines jusqu'en 1915 (également secrétaire de mairie) comme son épouse, Marie Lemery.

Sources :

Archives Municipales Eysines

A. Becker, *Les cicatrices rouges*, Paris, Fayard, 2010

M. Cognie, *Mémoire en images, Eysines*, Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2010

D. Dussol, *Caudéran*, Bordeaux, Le festin, 2015

Eysines 1914-1918 mon village pendant la guerre, Eysines, 2018

P. Nivet, *La France occupée 1914-18*, Paris, Colin, 2011.